2e Année. — N° 85 (avec patrons). Dimanche, 17 Août 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE DEUIL. 2. TOILETTE DE VILLE. 3. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLES DE Mme ÉLISE.

SOMMAIRE

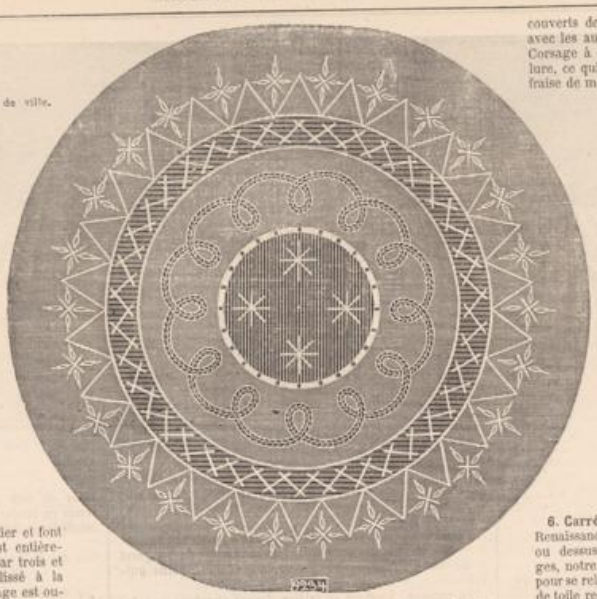
GRAVURES : Toilette de deuil. — Deux toilettes de ville. — Toilette de jeune fille. — Toilette de petite fille. — Rond en application, pour calotte grecque. — Bande en application. — Carré en broderie Renaissance. — Carré en lacet Renaissance. — Corbeille à laine. — Deux bandes et encoignures en guipure Renaissance.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de deuil. — Robe de faille noire, voilée de bouillons de ruches et de volants en grenadine de laine.

Le devant du jupon bouillonné et coulissé est encadré de chaque côté d'un large plissé à la vieille qui vient se raccorder au milieu du dos à la taille, où une ceinture de faille, aux pans assez courts, a l'air de rattacher ensemble les deux côtés du tablier. Sur le devant, trois volants de même hauteur et n'ayant pas plus de 10 centimètres, terminent le tablier et font suite au bouillonné. Par derrière, la jupe est entièrement recouverte de volants disposés trois par trois et surmontés dans leur largeur d'un large plissé à la vieille, assorti aux quilles des côtés. Le corsage est ouvert en cœur et agrémenté d'une fraise en grenadine; à l'intérieur de la quille, on peut mettre une ruche de crêpe blanc ou noir, suivant la rigueur du deuil porté.



4. ROND EN APPLICATION POUR DESSUS DE CALOTTE GRECQUE.

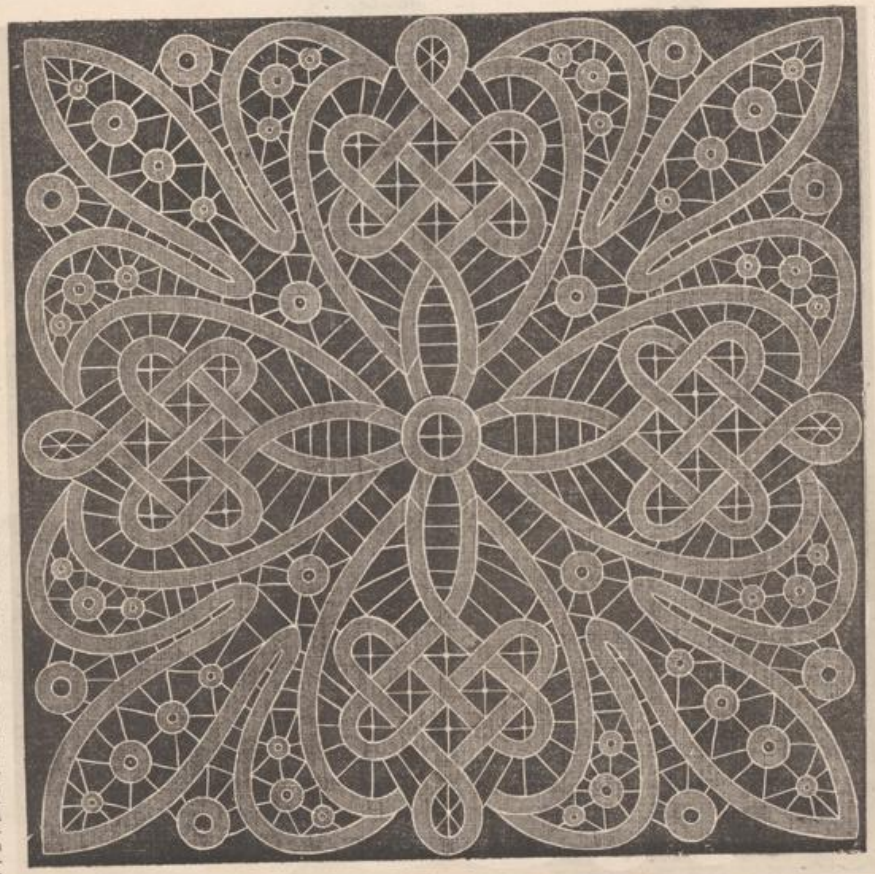
2. Toilette de ville. — Robe de faille vert mousse très-pâle, formant légèrement la traîne. Le tablier est garni d'un large bouillonné, plusieurs fois coulissé dans la largeur et bordé de chaque côté; dans le bas, une grosse ruche en velours noir forme cadre; cette ruche surmonte sur le devant deux volants de 16 centimètres simplement ourlés et montés en fronce. La traîne est ornée de trois volants de 20 centimètres chacun, se recouvrant les uns les autres, et garnis en tête d'un ruché de velours. Au-dessus, deux volants, n'ayant que 12 centimètres, sont disposés de même; ils ont pour tête la même ruche de velours. Le corsage, à longues basques pointues devant et derrière, est encadré d'une ruche de velours; il est ouvert en cœur sur le devant, et la garniture de velours se prolonge de chaque côté, laissant juste un espace pour une jolie garniture de boutons. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce corsage.

3. Toilette de ville. — Robe de faille noire; un volant plissé à gros plis espacés et n'ayant que 15 centimètres de hauteur est surmonté d'un large bouillonné à deux têtes posé en travers, et dont les fronces sont lisérées d'un gros cordonnet qui forme relief; sur la tête du ruché du haut retombe une tunique courte drapée dans la hauteur, ce qui fournit beaucoup de plis dans la largeur. Cette tunique est garnie d'un riche effilé de chenille ou de soie floche très-fourni. Les lés de derrière sont recouverts de volants froncés et plissés, alternés les uns avec les autres et ne laissant aucun espace entre eux. Corsage à basques postillon, montant jusqu'à l'encolure, ce qui ne l'empêche pas d'être agrémenté d'une fraise de même étoffe qui encadre bien le cou. — Toilettes de Mme Elise, 64, rue Richelieu.

4-5. Calotte grecque. — Plusieurs abonnées nous ont demandé un patron de calotte grecque en application; quoique ce travail ne soit pas une nouveauté, nous nous empressons d'accéder à leur désir. Notre dessin peut s'exécuter sur drap ou sur velours; il comporte une application de lacet de soie, de nuance tranchée pour le cordon, et une application de drap d'une autre nuance pour l'ornement qui fait draperie pointue. Un point de chausson sera fait sur le lacet, d'une nuance bien harmonieuse; la soutache, qui court d'un motif à l'autre, est en or fin; la broderie à même le drap, qui forme guirlande, se fait en cordonnet d'or ou de couleur, à volonté.

Je n'indique pas de nuances arrêtées, ceci dépendant entièrement des goûts de la personne qui travaille et de celle à la quelle l'objet est destiné. Le rond comporte, bien entendu, le même travail. Pris séparément, il peut servir pour dessous de plateau, pour pelote ou dessus d'essuie-plumes.

6. Carré en broderie Renaissance ou en guipure Renaissance, pour pales d'autel, pelotes, couvre pieds ou dessus d'édredon. Pour ces deux derniers ouvrages, notre carré devra se répéter plusieurs fois, soit pour se relier à d'autres, soit pour se mêler à des carrés de toile rehaussés de broderie anglaise; mais pour pales d'autel, pelotes ou écrans, un seul carré suffit. Notre modèle peut s'exécuter de deux façons différentes, soit en broderie Renaissance sur toile ou batiste assez fine, et alors les pois au milieu des barrettes se prennent à même la toile; soit en guipure Renaissance, en employant un lacet au réseau un peu serré; dans ce dernier cas, les pois qui se trouvent au milieu des barrettes se font en feston bourré.

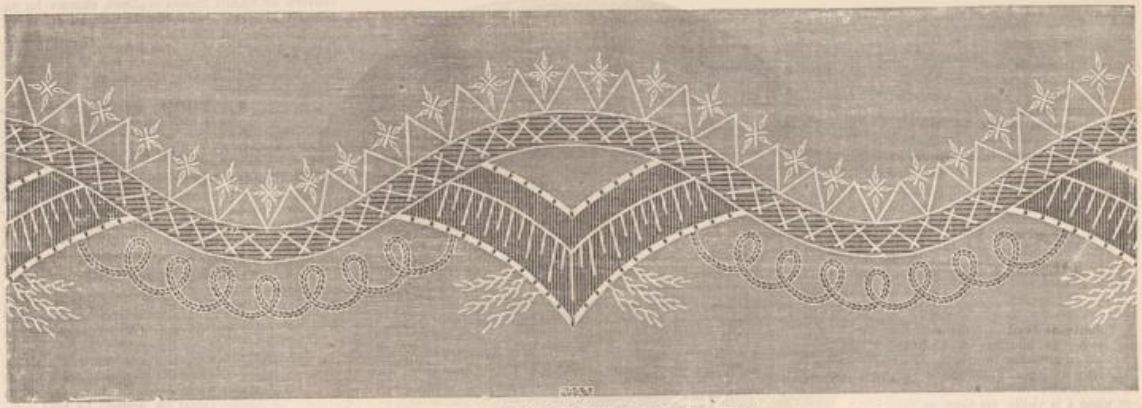


6. CARRÉ EN BRODERIE RENAISSANCE OU EN GUIPURE RENAISSANCE.

7. Carré en lacet Renaissance, pour pelotes, pales, écrans, etc. — Ce modèle s'exécute à l'aide du lacet Renaissance. Rappelons-nous qu'il faut reporter le dessin sur un papier pelure, puis bâtir ce papier pelure sur une toile cirée verte; on bâtit tous les lacets sur la toile cirée, en suivant les méandres et les circuits du dessin, qui s'enchevêtre sans l'ombre d'interruption. Ce travail doit être fait soigneusement et comme s'il devait rester adhérent à la toile. Quand tout le lacet est bâti, vous faites des barrettes de Venise dans les intervalles, et des roues ou des pois ombrés partout où notre dessin l'indique. Vous ne débâtissez et vous n'enlevez la toile cirée que lorsque toutes les barrettes sont bien cousues et tout le travail achevé.

8. Corbeille à laines. Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — Il faut que la corbeille, dans laquelle nous serrons nos pelotons de laine ou nos écheveaux de fil, soit légère et d'un transport facile.

Notre modèle répond à ces exigences. En osier des plus fins, il est excessivement léger et élégant en même temps, mais son élégance naturelle est rehaussée par la bande de drap découpée et brodée que l'on pose tout autour;



5. BANDE EN APPLICATION POUR TOUR DE CALOTTE GRECQUE.

cette bande se brode au point russe, de nuances bien tranchantes, sur un drap de couleur noire, rouge ou bleue, à volonté. La bande de drap est découpée en dents de rose. La bande de la calotte grecque portant le numéro 5 peut servir pour cette corbeille.

9-10. Deux bandes avec encoignure, en broderie Renaissance. — Nous multiplions d'autant plus les modèles en broderie Renaissance que la vogue de ce genre de travail est plus grande que jamais; on peut tirer un fort grand parti de ce travail, facile, gracieux et riche d'effet. Nos deux dessins, 9 et 10, sont ravissants d'aspect, très-heurtés d'opposition; les parties mates tranchent bien sur celles tout à fait à jour et s'en détachent admirablement. Nos dessins peuvent servir pour taies d'oreiller, pour encadrement de dessus d'édredon ou de rideaux, tout aussi bien que pour garniture de robes et de confections.

11. Toilette de sortie. — Robe de taffetas gris argent agrémentée de velours noir; le jupon est partagé en deux parties; les lés du devant sont ornés d'un volant monté en fronce, sur lequel retombe un plissé de velours n° 200. Cette garniture est elle-même dominée par un volant plissé régulièrement, monté à tête. Sur les lés de derrière, qui forment la traîne, se trouve un volant d'étoffe deutelé du haut et du bas; ce volant retombe sur une large bande de velours, et en tête il est doublé de la même étoffe; une draperie de velours, retenue par des agrafes d'étoffe, sépare la tête du corps du volant.

Les pans de la tunique sont croisés les uns sur les autres par devant, et se terminent en pointes de châle par derrière. Une écharpe de taffetas doublée de velours noir relève le pouf et le soutient. Col et manches à revers de velours noir. Chapeau de paille anglaise agrémenté de velours noir et orné de fleurs ces champs; une voilette de tulle, pointillée de noir, retombe sur la figure et se rattache derrière sur le sommet du chignon. — Toilette de Mme Lamy, 3, rue Scribe.

12. Toilette de jeune fille de douze à quatorze ans. — Robe de nansouk ou de percale blancs. Le jupon est garni dans le bas d'un entre-deux de broderie et d'une petite guipure.

La tunique, tombant en tablier devant et relevée en laveuse par derrière, est agrémentée d'un volant comportant le même ornement qu'au bas de la jupe. Paletot demi-ajusté, de même étoffe que la tunique; il est enserré à la taille d'une ceinture de faille bleue ou cerise. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce paletot.

13. Toilette de petite fille de trois à quatre ans. — Robe de toile bleue ou grise brodée à même la robe d'un semis en broderie anglaise à jours, exécuté en coton blanc, ceinture en faille rouge ponceau.

7. CARRÉ EN LACET RENAISSANCE, POUR PELOTE, PALES, ÉCRANS, ETC.

PLANCHE DE MODES COLORIÉES

Première toilette. — Toilette de visite. Robe de taffetas d'Italie couleur feuille de rose, avec agréments de taffetas blanc; la partie du devant de la jupe est ornée d'un haut plissé, maintenu en tête comme en pied par un biais de taffetas blanc, duquel s'échappe une garniture tuyautée en taffetas blanc. Sur les lés de derrière, sont disposés trois volants de hauteur moyenne alternés, un rose et deux blancs; les volants blancs sont rehaussés d'un biais de taffetas rose. Tunique sans manches en étoffe appelée *soudan*, étoffe soyeuse et mate en même temps, excessivement légère et ayant beaucoup de style; une dentelle de soie, assortie de nuance et de genre avec l'étoffe, encadre la tunique; elle est disposée sur toute la hauteur du devant en grands coquillés, dans le milieu desquels s'enfoncissent des nœuds de taffetas rose avec agrafes de jais.

Chapeau en paille anglaise cousue, gracieusement gondolé et retroussé sur les deux côtés, ce qui laisse voir la doublure en taffetas rose un peu tronçée; un nœud de faille domine la calotte, et une guirlande de bruyère au feuillage tendre, posée sous le retroussis du côté gauche, part presque du milieu du devant, pour s'arrêter par derrière, sans former traînasse.

Deuxième toilette. — Robe en foulard tussor de nuance écrue; le volant, assez haut, est monté en larges ondulations.

Ce volant mérite une attention particulière, à cause de sa disposition entièrement nouvelle; il est monté à plis réguliers, sur lesquels s'étale de place en place

un pouf d'étoffe assez original; la tête est entièrement régulière, et la torsade qui la sépare du corps du volant est en soie bien assortie, formant espèce de cordelière.

Tunique fort légère tout en blonde satinée noire; le corsage est décolleté en cœur devant et derrière; posée en draperie devant, cette tunique retombe en châle par derrière; une écharpe de moire et de faille, d'une largeur de 50 centimètres, la retient et la relève un peu en pouf; cette ceinture est volumineuse, elle forme deux étages de coques, sans compter les pans qui retombent assez bas. — Modèles de Mme Cavally.

PLANCHE DE PATRONS

Notre supplément contient huit patrons en grandeur naturelle :

Paletot demi-ajusté pour jeune fille de douze à quatorze ans.

Corsage à basques pointues.

Les dessins d'ensemble de ces deux patrons se trouvent dans le numéro de ce jour.

Veste à gilet Louis XV. Le dessin sera donné dans le prochain numéro.

Corsage à postillon (voir le dessin dans le numéro du 10 août).

Corsage jaquette (voir le dessin dans le numéro du 10 août.)

Deux bonnets de matin (voir les dessins dans le numéro du 27 juillet).

8. CORBEILLE A LAINES.

Chemises de dames (voir les dessins 13, 14 et 15 dans le numéro du 20 juillet).

Notre prochain supplément de patrons et de broderies, qui accompagnera le numéro du 7 septembre, contiendra un certain nombre de chiffres demandés par nos abonnées

E. BOCGY.

alternatives, le plus sage est de se taire, et c'est ce que je fais jusqu'à nouvel ordre.

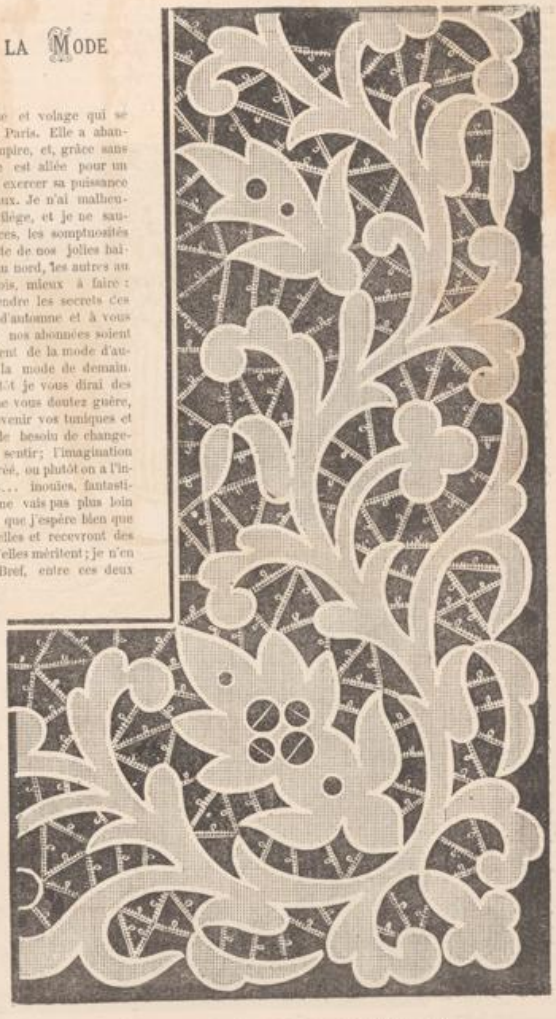
On est quelquefois assez embarrassé pour choisir une toilette qui s'adapte exactement à chaque circonstance. Il est cependant quelques règles générales que je veux répéter ici. Sans doute ce qui va suivre sera parfaitement inutile au plus grand nombre de mes lectrices, mais peut-être en est-il quelques-unes, habitant depuis longtemps une petite ville, ou dont le mariage vient rompre brusquement une vie monotone et solitaire pour les lancer dans la vie du monde, et qui seraient peut-être heureuses de lire ces quelques détails. Je prie donc celles de nos abonnées qui n'ont que faire de mes conseils, de se souvenir qu'il faut savoir s'oublier de temps en temps pour son prochain, et cela d'autant mieux que je suis toujours à leur disposition pour toute autre chose. Je l'ai dit, et je le répète, je n'ai pas de plus grand plaisir que celui de vous rendre service, mesdames, quand cela est en mon pouvoir.

La toilette du matin doit être d'une simplicité rigoureuse, quel que soit le rang que l'on occupe dans le monde, quelle que soit la situation de fortune. Point de bijoux; des objets de lingerie unis; cols et manches en toile; chapeaux sombres, même en été. Pour l'hiver, le cachemire, le drap, la vigogne, en un mot toutes les étoffes de laine noires ou de teintes très-foncées se portent uniquement; pour la saison chaude, la toile unie, le linon uni ou rayé, le mohair, etc. Le chapeau rond est plus spécialement le chapeau du matin, j'entends

COURRIER DE LA MODE

Cette souveraine fantasque et volage qui se nomme la mode n'est plus à Paris. Elle a abandonné la capitale de son empire, et, grâce sans doute au don d'ubiquité, elle est allée pour un temps établir son trône et exercer sa puissance dans nos grandes villes d'eaux. Je n'ai malheureusement pas le même privilége, et je ne saurais vous dire, chères lectrices, les somptuosités ou les excentricités de toilette de nos jolies baigneuses dont les unes sont au nord, les autres au midi. D'ailleurs, j'ai, je crois, mieux à faire : c'est de chercher à surprendre les secrets ces *inventeurs* pour la saison d'automne et à vous les révéler aussitôt, afin que nos abonnées soient au courant, non pas seulement de la mode d'aujourd'hui, mais encore de la mode de demain. Un peu de patience, et bientôt je vous dirai des choses étonnantes. Vous ne vous doutez guère, en effet, de ce que vont devenir vos tuniques et vos chapeaux! Il paraît que le besoin de changement s'est fait vivement sentir; l'imagination s'est mise en route, et on a créé, ou plutôt on a l'intention de créer des modes... inouïes, fantastiques, impossibles. Si je ne vais pas plus loin dans mes confidences, c'est que j'espère bien que ces tentatives seront particelles et recevront des femmes de goût l'accueil qu'elles méritent; je n'en jurerais pas pourtant... Bref, entre ces deux

9. BANDE ET ENCOIGNURE EN BRODERIE RENAISSANCE.



10. BANDE ET ENCOIGNURE EN BRODERIE RENAISSANCE.

G. Gonin

A. Chaillot

1873

N° 85

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Cavally 8. Boul.d des Capucines

quand on est je
pour la journée
l'après-midi, si
observer la fen
qui donne con
juste le point
trop criardes s
que les chapeau

Les toilettes
convives, l'état
néral, dès que
nuances claires
pas, bien entend
décolletée est

On porte te
pour que le no
des toilettes
mais je conseill
sir un corsag
carrément, ga
telle à l'écha
dentelle va infi
le soir au tein
que la toile ou
line, qui sont
accessoires d
simples. Les
coude, avec fe
les, sont un
mode actuelle
mi-toilettes. D
veux, une rose
bouquet, un n
plus, des bijou
pierreries, aus
que possible;
un de ces o
d'une valeur r
incontestable,
destiné surtou
précié des ge
mettez-le pou
sera mieux ad
ces longues b
tiennent dan
étroit, autour
un groupe d
dont l'attenti
centrant dan
rayon, ne m
d'être attirée
jet d'art. Les
mieux à leur
grands bals.
ments de la
changements
brusques et
scintiller leurs
tes et leur fon
feux. Gardons
pour ces fête
couronnement
lette décolleté
poreux; ils se
monieusement
de fleurs, par
ils ressemblen
lumineuses
magique.

La toilette
voilà le vér
des femmes.
de couturière
véritable secr
tage d'une r
robe soit carr
y a une ligne,
ble, si je puis
ainsi, qui m
rousement la
corsage doit
quoi l'harmon
ble est rom
dent que cett
les; savoir tr
la femme qu
moins que l'o
le talent de s
centimètre, c
apparaît ou t
trop bas et co
Si le corsage
rait gauche,
dis inction,
donc de surv
chancrure d'u

quand on est jeune. On reprend sa liberté pleine et entière pour la journée. Plus de règles à partir de deux heures de l'après-midi, si ce n'est toutefois celles que doit toujours observer la femme comme il faut, en d'autres termes, celle qui donne comme limite à l'originalité et à la fantaisie, juste le point où commence l'excentricité. Les couleurs trop criardes sont *toujours au delà* de cette limite, ainsi que les chapeaux trop grands ou trop petits, etc., etc.

Les toilettes de dîner varient suivant le nombre des convives, l'état de maison des hôtes qui reçoivent. En général, dès que l'on doit être huit ou dix à table, les nuances claires sont admises en toute saison. Je ne parle pas, bien entendu, des grands dîners d'apparat, où la robe décolletée est de rigueur.

On porte trop de noir pour que le noir soit banni des toilettes du soir ; mais je conseillerai de choisir un corsage décolleté carrément, garni de dentelle à l'échancrure. La dentelle va infiniment mieux le soir au teint du visage que la toile ou la mousseline, qui sont d'ailleurs les accessoires des toilettes simples. Les manches au coude, avec flot de dentelles, sont une très-jolie mode actuelle pour les demi-toilettes. Dans les cheveux, une rose, un mignon bouquet, un nœud, rien de plus, des bijoux sobres de pierreries, aussi artistiques que possible ; si vous avez un de ces objets rares, d'une valeur relative, mais incontestable, et qui est destiné surtout à être apprécié des gens de goût, mettez-le pour un dîner. Il sera mieux admiré pendant ces longues heures qui retiennent dans un cercle étroit, autour d'une table, un groupe de personnes dont l'attention, se concentrant dans un étroit rayon, ne manquera pas d'être attirée par un objet d'art. Les diamants sont mieux à leur place dans les grands bals. Les mouvements de la danse, les changements de positions brusques et répétés, font scintiller leurs vives facettes et leur font jeter mille feux. Gardons les diamants pour ces fêtes. Ils sont le couronnement d'une toilette décolletée, du tulle vaporeux ; ils se mêlent harmonieusement aux traînes de fleurs, parmi lesquelles ils ressemblent aux gouttes lumineuses d'une rosée magique.

La toilette de bal, ah ! voilà le véritable écueil des femmes. Combien peu de couturières ont trouvé le véritable secret du *décolletage* d'une robe ! Que la robe soit carrée ou non, il y a une ligne, ligne inflexible, si je puis m'exprimer ainsi, qui marque rigoureusement la place où le corsage doit s'arrêter, sans quoi l'harmonie de l'ensemble est rompue. Il est évident que cette ligne n'est pas la même pour toutes les tailles ; savoir trouver sa place exacte, c'est l'affaire surtout de la femme qui essaye sa robe de bal devant une glace, à moins que l'on ait une confiance aveugle et justifiée dans le talent de sa couturière. Un corsage trop bas, même d'un centimètre, est disgracieux. L'épaule se dégage mal, elle apparaît ou trop épaisse ou trop mince ; la manche s'attache trop bas et coupe la ligne du bras d'une façon désagréable. Si le corsage est trop haut, si peu que ce soit, la taille paraît gauche, empâtée, lourde, les épaules hautes ; plus de distinction, par conséquent plus d'harmonie. Il importe donc de surveiller le dernier coup de ciseau donné à l'échancrure d'une robe de bal.

J'ai fait ma profession de foi : je n'aime guère les produits douteux de notre trop inventive parfumerie ; cependant je crois devoir recommander à nos abonnées, dans leur propre intérêt, une eau de toilette d'un parfum suave et léger, et dont l'action est réellement bienfaisante. Elle s'appelle l'*eau de Ninon*. La recette de cette lotion vient, à ce qu'il paraît, très-authentiquement de cette femme qui resta belle jusqu'à quatre-vingts ans, et c'est là une excellente recommandation. L'*eau de Ninon* s'emploie pure ou étendue d'eau, et son effet se complète avec la poudre appelée *duvet de Ninon*. On trouve l'*eau* et le *duvet de Ninon* chez Mme Lecomte, rue du Quatre-Septembre, 35.

MARIE DE SAVERNY.

11. TOILETTE DE SORTIE. 12. TOILETTE DE JEUNE FILLE. 13. TOILETTE DE PETITE FILLE.

CAUSERIE

SUR LES TRAVERS DU JOUR

Je me trouvais l'autre soir chez une charmante femme datant du temps passé et acceptant fort bien son âge ; femme qui sait causer et faire causer autour d'elle, aussi son salon est-il encore suivi, même par les hommes, ce qui est chose rare à cette époque, et qui prouve ce que j'ai dit souvent ; c'est que si les femmes savaient être aimables, les hommes ne déserteraient pas leur société comme ils le font.

Mais ce n'est point de ceux qu'il est question ici. Donc, on causait entre amis de tout également, du temps passé, — je le confesse, — aussi nous amusions-nous à faire ce que font généralement les gens qui vieillissent, c'est-à-dire à critiquer les mœurs de l'époque présente, en les comparant à celles qui régissaient la société aux jours heureux de leur jeunesse.

— Voyons, dit avec un fin sourire la maîtresse du logis en prenant l'initiative de la proposition, cherchons un peu. Si La Bruyère revenait en ce moment sur la terre, quel serait, parmi nos ridicules contemporains, celui qui le frapperait davantage et qu'il ferait ressortir avec le plus de plaisir, dans les nouveaux portraits et caractères, qu'il laisserait tomber de son admirable plume ?

Cette proposition eut un succès complet, et aussitôt nous nous mîmes tous en chasse, chacun proposant son mot comme pour une charade ou pour une énigme.

— C'est l'amour du plaisir à tous les âges, dans toutes les classes et dans tous les rangs, disait l'un. Voyez plutôt ces nouveaux enrichis, comme ils oublient vite, soit la peine qu'ils ont eue à gagner leur fortune, soit les actions douteuses qu'il leur a fallu commettre pour se procurer cet or dont ils sont si fiers ! et cela parce qu'ils ne songent qu'à se divertir, au lieu de s'efforcer à racheter le passé par une vie sage et bienfaisante ; et ces jeunes femmes qui ne rêvent que jeux et fêtes auprès de leurs petits enfants, quand elles ne devraient songer qu'à créer un doux avenir à ces chers anges en leur donnant cette bonne et sage éducation qui est le germe de toute la vie, et qu'il n'appartient qu'à la mère de semer ! — ces jeunes filles pour lesquelles un bal ou une soirée passée au théâtre, sont le *nec plus ultra*, du bonheur en ce moment ; pauvres enfants qui ignorent quel est le but de l'existence des femmes et quelle est la mission pour laquelle elles sont créées ; hélas ! que de malheurs cette ignorance leur prépare ! — et les femmes âgées qui passent leur vie dans le monde sans songer...

— Je conviens que l'amour du plaisir est porté trop loin par beaucoup, interrompit vivement un autre, et surtout que cet amour déréglé prépare un bien triste avenir aux femmes qui s'y livrent ; mais je prétends que ce qui semblerait encore plus ridicule à La Bruyère, c'est la passion exagérée que l'on montre pour les titres et la particule à cette époque où l'on ne vante que l'égalité ; que sous Louis XIV, moment où la noblesse était tout et conduisait à tout, on désirât attraper une *savonnette à vilain*, ceci se comprend ; mais aujourd'hui où tout soldat porte en son sac un bâton de maréchal de France, tout industriel la fortune en poche et tout avocat peut avoir les honneurs en perspective, à quoi sert d'être noble, je vous le demande ? Eh bien, tout en ne parlant que d'égalité, pour peu qu'on soit riche, on songe à allonger son nom à l'aide d'une terre, d'un château, voire même en ajoutant celui où l'on est né, si on a su se rendre un tantinet célèbre ; puis bientôt on l'orne de la particule, souvent même d'un titre, et, ce qu'il y a de plus triste dans tout ceci, c'est que les jeunes filles tombent elles-mêmes dans ce ridicule fâcheux. Aussi, si Molière, au lieu de La Bruyère, revenait en ce bas monde, et que la fantaisie lui prenne de refaire son *Bourgeois gentilhomme*, ce serait tout à la fois et plus plaisant et plus dramatique, les gens d'argent devant y jouer un singulier et les jeunes filles un triste rôle. Ainsi, voyez dans les pensions ou dans les couvents ces petites personnes qui marchent le nez au vent, parce que M. leur père possède un blason, et d'autres qui sont assez sottes pour les envier, au lieu d'avoir le très-sage bon sens de se dire :

— La première de toutes les noblesses est celle que donne

le bon Dieu, qui est le premier des rois; donc, mon père est plus noble, s'il est homme de génie et s'il est un homme de bien, que celui qui tient un titre d'un roi quelconque, fût-ce de Pharamond lui-même, s'il n'a pas les mêmes qualités, c'est-à-dire l'âme aussi noble.

Mais, non, elles se laissent éblouir par la poudre qu'on leur jette aux yeux, et ne rêvent plus pour époux qu'un homme titré, sans avoir la raison de penser que ce qu'il faut désirer, avant tout, c'est de porter le nom d'un honnête homme.

— Pour moi, interrompit à son tour une troisième, tout en par ageant cet avis que l'amour des titres est un ridicule et un danger pour notre société moderne, je crois que l'amour de luxe dans toutes les classes et à tous les rangs est encore chose plus grave; car il est de bon goût maintenant de se priver du nécessaire pour se donner le superflu, parce que avant tout il faut briller et que l'on vit ensuite.

Sans être un Molière, quelle sang'ante comédie on pourrait faire sous ce titre : *Luxe et indigence*. D'abord on y ferait figurer de ces jeunes filles élégantes dont nos salons sont pleins, qui, n'ayant point ou peu de dot, espèrent jeter assez de poudre aux yeux par leur toilette pour prendre un mari à l'hameçon; pauvres enfants auxquelles on n'a pas eu le bon sens d'apprendre que les vrais prétendants au mariage recherchent bien plus les qualités que les oripeaux chez la femme qu'ils doivent prendre pour compagne; et que les hommes qui se laissent attirer par l'étalage d'une toilette exagérée ne sont que des prétendants... à une contredanse ou à une polka.

On y verrait aussi ces jeunes femmes dont le mari n'a qu'un revenu modique ou une place modeste et qui dépensent cinq ou six cents francs pour une seule robe, quitte à ne faire boire que de l'eau à leur famille pendant plusieurs mois pour payer cette folie... et celles qui n'appoctant qu'une dot modique exigent une corbeille de noce brillante, quand, pour faire cette dépense, on sera peut-être gêné pendant plusieurs années dans leur nouveau ménage. Mais, du reste, qu'importe? On cachera ses soucis sous un beau châle de l'Inde envié par ses amies...; et aussi celles qui tremblent à chaque coup de sonnette, croyant toujours que c'est un mémoire d'objet de toilette qu'on leur apporte...

— Arrêtez-vous, mes bons amis, fit alors très-vivement la maîtresse de la maison, car vous deviendriez injustes pour les pauvres jeunes femmes et jeunes filles de cette génération nouvelle sur lesquelles toutes vos pierres portent coup; d'autant que ce dont il faut convenir, c'est que les travers dont vous parlez ne sont pas sortis de terre à notre époque seulement; la coquetterie, le faux luxe et la ridicule gloriole datent de tous les siècles, et que, de plus, ce qu'il est bon d'ajouter, c'est que la faiblesse des mères qui se parent de leurs enfants comme de jolis bijoux, contribue à augmenter ces défauts, qui alors dégénèrent en vices; tandis qu'au contraire il faudrait s'efforcer de leur apprendre que la simplicité, chez les hommes comme chez les femmes, est la première richesse d'une maison; tandis que le luxe exagéré sur soi et autour de soi y attirera toujours la misère.

C^ss^ DE BASSANVILLE.

Les Menus de la Saison

Août.

LES TIMBALES DE MACARONI

De Montauban, une de nos abonnées me somme très-gracieusement de fournir des renseignements sur les timbales de macaroni. Je me rends à cet ordre.

Timbales de *lazagnes*, de *nouilles*, de *paviolet* et de *macaroni* sont de même famille et se traitent à peu près de même.

Pour leur préparation, on procède d'abord à la fabrication de la timbale. Et voici comment on opère :

Faire une abaisse de pâte *d'office*; la couper par petites bandes, rouler ces bandes sur le tour, avec les mains, de manière à leur donner la forme et la grosseur du macaroni; les placer sur un couvercle de casserole; les humecter de beurre fondu presque froid; puis les monter en colimaçons contre les parois intérieures d'un moule préalablement foncé, jusqu'à ce qu'il en soit tout à fait garni.

Ou bien, ce qui est plus simple :

Beurrer le moule, le garnir avec de la pâte abaissée très-mince et le foncer.

Pocher du macaroni dans du bouillon; l'assaisonner de sel, poivre, parmesan râpé et pointe de muscade; en garnir le moule et semer dessus de la mie de pain.

Mettre la timbale dans un four passablement chaud; et après trois quarts d'heure, temps nécessaire pour qu'elle soit bien cuite, la relever, la démouler et la servir.

C'est là une simple timbale de macaroni.

Si on la veut garnir à la milanaise, il faut, après l'avoir démoulée, faire une ouverture sur le dessus, en laissant un bord de deux à trois centimètres; enlever à l'intérieur le tiers du macaroni et le remplacer par un ragoût composé d'escalopes de blanc de volaille, langue à l'écarlate, champignons émincés, crêtes de coq et... truffes, si on en a; liant le tout d'un bon jus bien réduit. Ce ragoût doit former dôme au-dessus de la timbale, qui est servie ainsi, en l'accompagnant d'une saucière contenant de la sauce du ragoût.

On peut également garnir les timbales de macaroni, ainsi que celles de vermicelle et de nouilles, avec des moules et des huîtres, des laitances de carpes ou de harengs frais, des queues d'écrevisses ou de crevettes, des filets de harengs fumés, ou encore avec des quenelles de gibier ou autres, des ailerons de poularde et des rognons de coq.

LE BARON BRISSE.

Fontaine aux Violettes

(Suite et fin)

M. de Neuville reprit :

— Tout ce que tu viens de me dire t'ôte-t-il une seule de tes qualités? Es-tu cause si la naissance est obscure, si tes parents ne t'ont pas élevé et nourri? Ne vaux-tu pas pour moi mille fois mieux que le fils de Marteau?

— C'est donc vrai que vous lui avez refusé la main de mademoiselle?

— Oui, puisque je pensais à toi.

M. de Neuville raconta la visite que lui avait faite le cultivateur.

Octave se leva, les sanglots l'étouffaient. Il admirait cet homme, qui lui avait préparé un avenir brillant, et qui, non content de cela, voulait le faire entrer dans sa famille. Il lui serra la main avec force sans prononcer une parole, et regarda Marie, dont le visage était inondé de larmes.

— Et vous, mademoiselle, que pensez-vous de ce projet?

— Je pense, ou plutôt je pensais comme mon père, dit-elle en se jetant dans les bras de M. de Neuville, et souriant au milieu de ses larmes.

— Alors, tâchons de le réaliser.

Octave sortit, laissant ensemble le père et la fille. Quinze jours après, il était de retour, et avait trouvé à Paris des personnes qui, sur sa parole, avaient prêté à M. de Neuville la somme nécessaire pour désintéresser complétement Marteau. La cour de Nancy fut saisie immédiatement d'une demande en réhabilitation.

XVI

La paix du cœur, sinon la tranquillité, régnait dans la petite maison de Fontaine-aux-Violettes. Marie, heureuse du retour d'Octave, faisait retentir le jardin de notes joyeuses. Elle attendait avec impatience le jour où celui qu'elle considérait désormais comme son mari demanderait sa main, *pour la forme*, se disait elle, car il sait très-bien qu'il ne sera pas refusé. Et l'heureuse enfant allait, venait et formait les projets les plus beaux.

Je ne suis plus riche, pensait-elle, mais mon mari gagnera pour deux. Mon père a reçu déjà plusieurs propositions pour diriger différentes affaires industrielles, il gardera Jean avec lui. Ce brave Jean! il mérite bien que mon père et mon mari fassent quelque chose pour lui. — Mon mari! c'est drôle le plaisir que j'éprouve à dire ce mot! — En attendant, je vais faire mon ménage.

La jeune fille s'y prit d'une si drôle de façon qu'elle renversa une pile d'assiettes, dont les débris couvrirent le parquet.

Jean accourut au bruit.

— Que faites-vous donc, mademoiselle? s'écria-t-il en entrant tout effaré dans la pièce où venait d'avoir lieu l'accident.

— Je range la vaisselle, mais...

— Mais je trouve que vous brisez au lieu de mettre en ordre, interrompit Jean.

— C'est vrai, j'ai été maladroite.

— Vous ne vous êtes pas blessée au moins?

— Non.

— Alors le malheur n'est pas grand.

Le brave domestique enleva les morceaux d'assiettes et les porta sur la route.

Marie raconta, en riant, à son père et à Octave son accident.

— Mais à quoi pensais-tu donc? demanda M. de Neuville.

La jeune fille rougit et ne répondit pas à cette question, faite à brûle-pourpoint.

XVII

Un matin, dès cinq heures, six hommes montaient, d'un pas rapide, dans une allée du parc de la forge. Deux de ces hommes portaient chacun une épée, qu'ils ne prenaient même pas la peine de dissimuler. Arrivés dans une clairière où poussait un épais gazon, la petite troupe s'arrêta; les épées, mesurées encore une fois, furent remises aux deux adversaires, car c'était d'un duel qu'il s'agissait; les témoins se reculèrent et le combat s'engagea.

Au bout de cinq minutes, un des combattants roula, plutôt qu'il ne tomba, sur l'herbe humide. Il était traversé d'outre en outre par l'épée de son adversaire. On essaya de le faire revenir à lui, mais la blessure était mortelle. Après quelques convulsions il expira, couvrant de son sang le gazon sur lequel il était étendu.

A voir la pâleur des témoins, on devinait qu'ils assistaient pour la première fois à une scène semblable. Ils ne savaient où donner la tête, et sans la présence d'esprit du combattant vainqueur, ils se seraient sauvés, abandonnant le cadavre, laissant au premier passant venu le soin de le ramasser.

On a deviné que les deux duellistes n'étaient autres qu'Octave et René Marteau. C'était ce dernier qui venait de payer de sa vie l'insolence et la grossièreté de son père.

L'un des témoins prit les devants pour préparer le père Marteau à la triste arrivée du cadavre de son fils. Le vieux cultivateur était dans la cour, gourmandant les domestiques, jurant après les chevaux, criant comme un sourd que le travail n'avançait pas.

Il venait de monter à cheval à la façon des paysans lorrains, c'est-à-dire les jambes pendantes du même côté, lorsqu'il aperçut le messager, qu'il reconnut de suite pour un des employés de la forge.

— Ah çà! monsieur Maury, qu'avez-vous donc ce matin? Vous êtes tout drôle! Vous trouvez-vous malade, voulez-vous prendre une goutte? ça vous remettra.

— Merci, monsieur Marteau. J'aurais seulement deux mots à vous dire.

— Dites de suite! monsieur Maury, vous le voyez, je suis en retard, j'ai à peine le temps de vous écouter.

— Ce que j'ai à vous communiquer est très-grave!

— Bah! comme vous dites ça! Je vous écoute alors.

Marteau sauta lourdement à terre et s'approcha de son interlocuteur.

— Surtout ne soyez pas long, dit-il.

— Votre fils vient de se battre avec M. Octave.

— Je devine! il aura rossé d'importance le médecin, et il craint une semonce de ma part. Comment se sont-ils battus? contez-moi ça.

— Ils se sont battus à l'épée.

— Diable! c'est grave. A quel endroit a-t-il troué le docteur?

— Ce n'est pas le docteur qui est blessé. C'est M. René.

— Gravement? dit le cultivateur avec quelque inquiétude.

— Très-gravement!

— Il n'y a pas de danger pourtant?

— Si! beaucoup.

— Où est-il blessé?

— Au cœur!

— Mais alors il est perdu?

— Il est mort!

De rouge qu'elle était habituellement, la figure du cultivateur devint d'une pâleur affreuse. En ce moment les hommes qui apportaient son fils entrèrent et le déposèrent sur de la paille fraîche qui se trouvait là.

Marteau se précipita sur le cadavre et le serra contre sa poitrine. Son cœur se brisa en voyant étendu, inerte et couvert de sang, ce fils qu'il avait tant aimé. Il remplit la cour de cris de douleur et de blasphèmes. Il se roulait sur les cailloux, s'arrachait les cheveux, déchirait ses habits. De son gosier s'échappaient des onomatopées exprimant la plus profonde douleur. Les larmes, qu'il n'avait jamais connues, coulaient comme deux ruisseaux le long de ses joues ridées.

Il parlait au cadavre, lui adressait les mots les plus doux, baisait son front pâle, ses yeux éteints, secouait doucement ses bras roidis par la mort.

— N'est-ce pas, mon enfant, que tu n'es que blessé, lui disait-il; ouvre les yeux, mon René! Je suis ton père, ton père qui t'aime et qui regrette aujourd'hui ses violences! Ah! un mot! un mot seulement! que je t'entende! que je voie remuer tes lèvres, que je sente palpiter ton cœur!

Rien! il ne me répond pas! Mon enfant est mort, et c'est moi qui l'ai tué! Malheureux que je suis!

La nouvelle du duel et de la mort de René s'était rapidement propagée. Tous les habitants d'Abainville, entassés dans la cour, écoutaient, le cœur gros, les plaintes du malheureux père. Quelques-uns pleuraient. Marteau n'était généralement pas aimé, mais toutes les haines contre l'homme tombaient devant la douleur du père.

On porta le cadavre sur son lit et le père suivit les porteurs en se traînant sur les genoux. Il baisait les taches de sang qui tombaient de la blessure sur la terre. Il refusa de quitter la chambre de son fils, quelque insistance qu'on y mît, il voulut rester auprès de son enfant.

Le curé d'Abainville essaya en vain de le consoler; ses bonnes et douces paroles restèrent sans effet. Redoutant un accès de désespoir, le digne prêtre passa la journée et la nuit auprès du corps de René.

C'était un salissant spectacle, sur les dix heures du soir, de voir étendu sur un lit maculé de taches de sang, ce jeune homme, le matin encore plein de vie.

A côté de lui, sur une petite table, une chandelle, dont la douteuse clarté perçait avec peine les ténèbres qui remplissaient la chambre, projetant sur les murs jaunis et sur les poutres noircies du plancher des ombres fantastiques, et à genoux, au pied du lit, ce vieillard désolé, abîmé dans sa douleur, tandis que le prêtre, assis auprès de la table, récitait mentalement les prières des morts.

Le lendemain, tout le village assistait à l'enterrement de René, et quelques jours après on emmenait à la maison des aliénés de Fains le père Marteau. Sa raison n'avait pu résister au coup qui l'avait frappé si brutalement.

XVIII

La désolation était aussi à Fontaine-aux-Violettes. Octave était désespéré de l'issue fatale de ce duel qu'il n'avait pas provoqué; M. de Neuville était anéanti. Il termina promp-

tement ses affaires avec les héritiers de Joseph Marteau, qui avaient tout l'air de prendre la douleur du bon côté et de ne pas trop s'affecter de la catastrophe qui les enrichissait. M. de Neuville avait de la peine à surmonter le dégoût qu'il éprouvait en face de ces êtres que l'amour de l'argent rendait ignobles.

Le mariage d'Octave et de Marie fut célébré dans l'église d'Abainville sans aucun faste. Les témoins des deux jeunes gens assistaient seuls à la cérémonie.

Les nouveaux propriétaires de la forge rachetèrent Fontaine-aux-Violettes, et ce ne fut pas sans un violent serrement de cœur que Marie se prépara à quitter pour toujours cette charmante retraite. Chaque arbre, chaque fleur, lui rappelaient un souvenir.

— Pauvres sources, pensait-elle, je n'entendrai plus votre joyeux murmure! Je ne verrai plus vos eaux claires couler sur les cailloux polis! Et vous, fleurs dont j'aimais à respirer les parfums, arbres que j'ai moi-même plantés, vous ne vivrez plus que dans mes souvenirs!

A un robuste paysan qui venait une dernière fois lui serrer la main, M. de Neuville fit entendre d'excellentes paroles.

— J'ai fait ce que j'ai pu, lui dit-il, et si le sort m'eût continué ses faveurs, soyez certain que j'avais encore bien des projets dans l'esprit. La Providence assigne à chaque individu un rôle à remplir; lorsqu'il a rempli ce rôle elle le brise comme chose inutile. J'ai fait à peu près ce qu'il était possible pour votre pays, vous voyez aujourd'hui le résultat de toute une vie d'un travail continu : la ruine!

Malgré tout, je ne me crois pas le droit de me plaindre; j'ai donné ici l'impulsion qui doit, dans un temps donné, changer la face de cette contrée; j'ai rendu fertiles des terrains incultes, j'ai donné du prix à des choses sans valeur; tous ou presque tous, vous m'avez suivi sur ce champ de bataille où la vie de personne n'est en danger, où chacun, au contraire, est certain de récolter, non pas la gloire bruyante de la guerre, mais celle beaucoup plus modeste de la routine vaincue, de la misère éloignée. Chaque coup de pioche que vous donnerez dans une terre en friche, chaque arbre que vous planterez au flanc d'un coteau infertile, autant de droits que vous vous créez à la reconnaissance de vos concitoyens!

— Elle est belle, la reconnaissance! interrompit le cultivateur.

— Luttez toujours! c'est votre devoir. Si, par moment, la désespérance s'empare de vous, ne dites pas : après moi le déluge! Songez que si vous êtes mortel, si un jour ou l'autre la mort doit taire de vous sa proie, l'humanité est immortelle, et qu'en travaillant pour vous aujourd'hui, dans un siècle, dans dix siècles peut-être, des hommes nouveaux jouiront de ce que vous avez semé.

— Je ferai ce que je pourrai, monsieur, heureux d'apporter une pierre, si petite qu'elle soit, pour construire cet édifice immense que vous appelez le progrès; mais vous me laisserez bien dire que les hommes de notre temps sont bien mauvais, bien imparfaits!

— Par cela seul qu'il existe, l'homme ne peut pas être parfait. Il vient au monde avec des qualités et des défauts; ce sont ceux-ci qu'il faut combattre et vaincre avec l'aide de celles-là. Rien, dans la nature, n'atteint la perfection absolue. Ce qu'on appelle aujourd'hui perfection, demain s'appellera routine. Ainsi donc, bon courage, monsieur Robert, et pensez quelquefois à moi.

Le cultivateur sortit, le cœur gros, souhaitant à M. de Neuville toutes sortes de prospérités.

XIX

Octobre tirait à sa fin. Les feuilles se détachaient des arbres et couvraient la terre. Les jours étaient courts, les nuits longues et l'atmosphère froide. Le soleil brillait encore, mais ses rayons n'avaient plus le brillant ni la chaleur de l'été. Les ruisseaux, gonflés, roulaient leurs eaux bourbeuses. L'azur du ciel était caché en partie par des masses épaisses de noirs nuages que le vent poussait vers le sud.

La voiture qui emportait M. de Neuville venait d'arriver au sommet de la montée qui domine la forge, lorsque Marie dit au postillon d'arrêter ses chevaux. Elle jeta un long et triste regard sur cette vallée, qu'elle quittait peut-être pour toujours. A travers les arbres, on voyait encore le toit d'ardoises de Fontaine-aux-Violettes; on pouvait suivre de l'œil tous les contours de la colline, toutes les sinuosités de la vallée. On distinguait facilement tous les bâtiments de la forge, les habitations des ouvriers et le clocher de la petite chapelle, surmonté de son coq de fer, indiquant la direction du vent.

Marie mit sa main sur sa bouche et envoya un baiser d'adieu à ces choses inanimées, puis elle descendit de voiture et alla quelques pas plus loin se mettre à genoux au milieu de la chaussée. Octave et M. de Neuville la regardaient faire, ne comprenant absolument rien à cette manière d'agir.

La jeune femme monta dans la berline, s'assit auprès de son mari et appuya sa tête sur son bras.

— Est-ce une indiscrétion que de te demander pourquoi tu as été te mettre à genoux sur la route? lui dit Octave.

— Non, mon ami!

— Alors tu vas me le dire, ou plutôt nous le dire, car je suppose que ton père peut entendre cette histoire?

— Oui, certainement!

— Nous t'écoutons!

— Te rappelles-tu le jour de ton arrivée à Abainville?

— Oui.

— As-tu présent à l'esprit l'endroit où tu nous rencontras, moi et mon père?

— Parfaitement! c'est justement où tu viens de t'arrêter

— Bien! et après?

— Après! Dame, je ne sais pas!

— Je vais t'aider. Tu venais de notre côté suivi de ton noir domestique; vos chevaux allaient comme le vent, mon mouchoir s'envola et alla tomber à quelques pas de ton cheval, tu le ramassas sans arrêter ta monture, risquant ainsi ta vie pour faire plaisir à une femme que tu ne connaissais pas.

— Oui! mais plus tard...

— Laisse-moi parler. C'est à partir de ce moment que je t'ai aimé, et toi, ingrat, tu ne daignais même pas abaisser ton regard sur celle qui est aujourd'hui ta femme! Je souffrais, et je n'avais pas la consolation de voir la cause de ma souffrance me prendre en pitié! Il a fallu, ô honte! que mon père t'offrit ma main! J'en rougis!

Et la folle enfant riait en racontant ses douleurs passées.

— Oui, tout ce que tu dis est vrai, reprit Octave, mais je ne me croyais pas digne de toi, je n'aurais jamais supposé que ton père ..

— Allons, enfants, taisez-vous! dit M. de Neuville qui s'amusait de ce bavardage, vous êtes mariés, que diable! et vous êtes là à causer comme deux prétendus.

AUGUSTE LEPAGE.

UN CHEVEU BLANC (1)

HISTOIRE INTIME

Il n'est pas rare de voir, dans les classes supérieures de la société, des femmes sur lesquelles les années semblent pendant longtemps ne point avoir de prise. Comblées de toutes les faveurs de la fortune, hors de l'atteinte des privations qui usent la santé, des soucis qui creusent les yeux, des chagrins qui rident le visage, à l'abri des difficultés de la vie et des assauts de l'adversité, chaque jour embellies par les atours de la mode et les raffinements de la coquetterie, chaque nuit rajeunies dans les bras de la mollesse et de l'indolence, ne connaissant d'autre insomnie que les veilles consacrées au plaisir, d'autre joug que leur propre caprice, d'autre besoin que de jouir, d'autre peine que de se laisser vivre, on dirait que le temps les oublie comme elles ont l'air d'oublier le temps. Elles ne vieillissent pas, elles mûrissent ainsi qu'un beau fruit, sans rien perdre de leur éclat ni de leur fraîcheur.

Constance de Tourville brillait au premier rang de ces créatures privilégiées. Prérogatives de la naissance, faveurs de la fortune, dons de la nature, elle possédait tout ce qui flatte l'ambition. Mariée à l'époux de son choix, mère d'une fille telle qu'elle eût pu la choisir, abreuvée des hommages et des plaisirs du monde, exempte de passions, heureuse dans ses goûts, en un mot n'effleurant de la vie que les roses, elle regardait fuir les jours, les mois, les ans, sans songer à se demander même l'heure qui sonnait pour elle à l'horloge du temps.

Un matin, nonchalamment assise en face de sa toilette, elle abandonnait à la savante main de sa femme de chambre une longue chevelure noire et lustrée à l'égal du jais, dont elle avait le droit d'être vaine; ses doigts mœlleux et effilés chiffonnaient en jouant l'oreille d'un petit chien anglais à la robe couleur de perle, qui se prélassait sur ses genoux. Tout à coup elle fut interrompue dans son manège par une exclamation de surprise échappée à sa camériste :

— Qu'y a-t-il, Lucile? lui demanda-t-elle.

— Oh! madame, c'est bien singulier.

— Mais encore!... vous expliquerez-vous?

— Un cheveu blanc, madame!

— A qui donc?... à vous? reprit Mme de Tourville avec une quiétude parfaite.

— Pardon... mais à... madame.... je crois... répliqua la servante, non sans hésiter.

— Allons donc! impossible, riposta sa maîtresse d'un accent d'incrédulité qui n'admettait même pas le doute.

— Si madame permet que je... l'ôte.

— Assurément, Lucile, ôtez-le... Ce sera un poil de Lovely qui aura voltigé sur ma tête.

La soubrette saisit délicatement entre le pouce et l'index le fil d'argent, objet du litige, et d'une légère secousse, elle l'arracha. Mme de Tourville poussa un petit cri de douleur. La sensation du mal passa comme un éclair; mais le choc avait répondu de l'épiderme au plus profond du cœur. Cependant Constance se plaisait encore à se donner le change et ne voulait se rendre qu'au témoignage de ses propres yeux.

— Voyons, dit-elle en s'étudiant à déguiser sous un enjouement affecté l'anxiété à laquelle elle se sentait en proie; montrez, Lucile, montrez votre précieuse trouvaille.

Elle prit le cheveu des doigts de la camériste, le considéra un moment dans une contemplation muette, l'étendit sur le dos de sa main rosée pour mieux s'assurer de la nuance; puis, convaincue, bien à contre-cœur, par cette épreuve, elle reprit avec une émotion qui, en dépit de ses efforts pour la contraindre, palpitait jusque dans sa voix :

— Oui, vous aviez raison, Lucile..., en effet, c'est un cheveu blanc.

Si novice que fût la suivante en matière de psychologie, elle n'eut garde de se laisser prendre à cette indifférence affectée, et lut sans peine dans l'âme de sa maîtresse la révolution que venait de produire sa malencontreuse sincérité. Avec la maladresse habituelle aux gens sans tact, jaloux de réparer au plus vite une gaucherie, elle aggrava la première d'une seconde.

— Eh! madame, qui est-ce qui n'a pas de cheveux blancs?... J'en ai bien, moi qui n'ai pas vingt ans.

« Moi qui n'ai pas vingt ans. » Ces mots, si insignifiants en apparence, furent un coup de foudre pour Mme de Tourville. Jamais, jusqu'à ce jour néfaste, il ne lui était venu à l'esprit d'interroger son âge; cette simple phrase l'y fit songer pour la première fois de sa vie. Elle mit du temps à dresser l'inventaire de ses années, car, le calcul fait et refait, elle le recommençait encore, tout étonnée du résultat.

A la fin, il fallut se rendre à l'évidence : elle avait bien « trente-trois ans! »

Cette découverte inopinée plongea Mme de Tourville dans une stupéfaction mêlée d'une indicible angoisse. Elle avait donc doublé, les yeux fermés, le cap de la trentaine, l'âge climatérique de la vie d'une femme élégante, et elle s'acheminait à grands pas vers les frimas de la quarantaine.

Quel réveil! il semblait à Constance qu'arrachée d'un coup de baguette à un long et doux enchantement, elle passait sans transition de la jeunesse à l'âge mûr, de son apogée à son déclin.

Il lui tardait de se trouver seule pour consulter tout à son aise le miroir, ce confident sincère, et lui demander son avis sur les signes extérieurs de cette soudaine métamorphose. En conséquence, elle se hâta de congédier sa femme de chambre, sous le premier prétexte venu, poussa le verrou de sa porte et courut incontinent à sa psyché.

Rien de changé dans sa personne; toujours sa tournure souple et pleine d'élégance, ses épaules blanches et polies, ses traits gracieux et animés, tout cela relevé par un déshabillé d'une exquise coquetterie, tel était l'ensemble du premier coup d'œil, mais .. .

Mais, en s'observant de plus près, il fallut bien qu'elle s'avouât qu'un embonpoint perfide menaçait d'envahir sa taille, que la fleur de son teint commençait à pâlir; enfin un examen plus attentif encore lui fit découvrir sur son front, naguère uni comme l'ivoire, une trace presque imperceptible, linéament naissant d'une ride à venir. Dans ces symptômes encore discrets, mais éloquents, Mme de Tourville reconnut avec une poignante amertume les premiers pronostics de l'arrière-saison. Elle ne pouvait plus se dissimuler qu'elle descendait ce versant de la vie qui aboutit à la vieillesse. Elle entrevoyait à l'horizon le moment des adieux au monde et à cette royauté fugitive que la femme à la mode tient de l'opinion.

Humiliant et inévitable retour! Cette couronne, que naguère elle enlevait en riant du front d'une favorite déchue, elle s'en verrait dépouillée au profit d'une rivale appelée, du droit de la jeunesse, à la supplanter à son tour. Objet d'indifférence et d'oubli, elle suivrait dans l'ombre le char triomphal du soleil levant. Ces fêtes dont elle avait été, dont elle était encore l'âme et l'idole, elle y serait présente, obscure, inaperçue, perdue dans le cortège des comparses!

Était-il, pour une femme adorable, adorée, accoutumée à plaire, jalouse de briller, en un mot avide et enivrée d'encens, de plus mortelle et de plus déchirante angoisse? Avec quel désespoir elle voyait s'avancer le terme fatal de son empire, et combien aujourd'hui elle lui paraissait courte la florissante période dont son imprévoyante insouciance n'avait pas même soupçonné la fin!

Comment combler le vide que creusait dans sa vie l'abandon qui la glaçait d'effroi? Plus elle sentait la coupe des vanités mondaines près de s'éloigner de ses lèvres, et plus elle brûlait de s'y désaltérer encore. Que n'eût-elle pas donné pour remonter le cours des ans qui l'entraînait et ressaisir sa jeunesse, trésor inestimable dont on ne sait le prix que quand on l'a perdu?

Vains souhaits! La fontaine de Jouvence est tarie et tout l'or de la terre n'en ferait pas retrouver la source. Il faut bon gré mal gré, subir la loi de la nature, il faut vieillir et assister, coûte que coûte, à la chute des feuilles de ses derniers beaux jours.

Telles étaient les méditations de Mme de Tourville, lors-

(1) Autorisation de reproduire pour les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.

qu'un coup, légèrement frappé à la porte de sa chambre, la tira brusquement de sa rêverie.

— Qui est là ? demanda-t-elle, éveillée en sursaut.

— C'est moi, Constance ; c'est votre mère qui s'étonne de ne point vous avoir encore vue ce matin, et qui vient chercher de vos nouvelles.

Mme de Tourville tira le verrou et ouvrit. La nouvelle venue entra. C'était ce qu'en termes familiers on appelle une femme bien conservée. Son âge paraissait flotter entre cinquante et cinquante-cinq ans; ses traits, encadrés de longues boucles d'un beau blanc argenté, portaient les irrécusables vestiges d'une remarquable beauté. Elle était grande et d'un embonpoint bien approprié à sa stature. Son négligé, d'un goût parfait et d'une simplicité qui n'excluait pas l'élégance, accusait au plus haut degré l'art, si difficile à son âge, de ne suivre la mode ni de trop près ni de trop loin. En somme, tous ses dehors, empreints d'une rare distinction, attestaient qu'elle savait, avec un tact exquis, louvoyer entre ces deux écueils de la vieillesse : la négligence et la prétention.

Elle s'appelait Mme d'Arvigny.

En entrant, elle promena autour de la chambre de sa fille un regard d'observation; puis le ramenant sur celle-ci, qui, toujours absorbée dans ses réflexions, se tenait la tête baissée.

— Qu'avez-vous, Constance ? lui dit-elle avec sollicitude; et pourquoi vous trouvé-je enfermée?... On dirait que vous avez pleuré.

— Moi, pleuré, ma mère? Quelle folie! .. Non, je n'ai rien, je vous assure.

— Vous m'assurez cela d'un ton à me convaincre que vous me trompez... Voyons, parlez, ma chère enfant; ai-je démérité de votre confiance?... Ou serait-ce moi-même, par hasard, qui serais la cause, — bien involontaire, — de vos peines?

— Oh! ma mère, vous n'y pensez pas!

— En ce cas, ouvre-moi ton cœur... ou je croirai que tu m'en veux.

— Eh bien! c'est que vraiment, ma mère, reprit-elle en s'interrompant, l'aveu que vous me demandez est si .. étrange, que j'ai peur de vous voir sourire à mes dépens.

— Les chagrins d'une fille ne sont-ils pas sacrés aux yeux d'une mère?

— Vous le voulez : écoutez donc.

Et Mme de Tourville fit, sans rien déguiser, le récit de la scène qui s'était passée et le tableau des tortures morales que lui causait... un cheveu blanc.

Quand elle eut achevé :

— Eh bien, ma mère, dit-elle à Mme d'Arvigny, qui l'avait écoutée avec une affectueuse attention, vous n'êtes pas tentée de me railler un peu?

— Loin de là... je vous plains, ma fille; car la période que vous traversez est la plus douloureuse épreuve de l'existence d'une femme façonnée comme vous aux adulations. C'est le chapitre, chère enfant, des désanchantements et des sacrifices.

D'autres que vous, ajouta-t-elle en étouffant un soupir, ont connu les déchirements et les cuisants regrets qu'il recèle. Heureux encore si ces regrets n'ont d'autre cause que les déconvenues de l'amour-propre, si ces déchirements n'atteignent pas jusqu'aux fibres les plus sensibles du cœur! Mais malheur à celle qui, cramponnée à ses songes, n'a pas le courage de divorcer à temps avec les goûts et les aspirations de la jeunesse, et qui conserve à son couchant les sentiments et les illusions de son aurore! En un mot, malheur, mon enfant, à la femme qui ne sait pas vieillir!

C'est une science, croyez-moi, dans laquelle il faut nous essayer de bonne heure, sans attendre de nous y voir contraintes par le déclin de notre étoile, ou, ce qui est bien pis encore, par une de ces crises soudaines qui nous précipitent brusquement du faite de nos chimères au fond des abîmes de la réalité.

A votre tour, écoutez-moi, Constance, et laissez-moi vous révéler l'exemple d'une de ces douleurs intimes, d'autant plus poignantes, qu'on les dérobe soigneusement aux yeux du monde; car sa malignité n'y voit qu'un ridicule et n'a pour elles que des rires et des quolibets.

Mme Dalbrun (je déguise les noms des personnages, vous ne les reconnaîtrez peut-être que trop aisément), Mme Dalbrun avait trente-cinq ans, deux ans de plus que vous, Constance. Au printemps de la vie, c'est un jour; à son automne, c'est un siècle.

Saturée comme vous de jouissances et de flatteries, l'étourdissement des plaisirs, le prestige du luxe et de la toilette, enfin, — pourquoi ne pas le dire? — un peu d'aveuglement volontaire, — lui déguisaient les progrès de l'âge et les premiers outrages du temps.

Belle encore, — on le disait du moins, — veuve, maîtresse absolue d'elle-même, elle laissait l'imagination prendre sur sa conduite un ascendant qu'elle refusait à la raison.

Cependant ses rêves romanesques ne l'absorbaient pas au point de lui faire oublier qu'elle était mère. Elle avait une fille de seize ans, objet de son affection la plus tendre. Mais, décidée à s'abuser sur tout ce qui pouvait la vieillir, Mme Dalbrun ne voulait voir qu'un enfant chez la jeune fille, et cherchait la cause du mal partout où elle n'était pas. La médecine, plus clairvoyante, en pénétra aisément la source et ordonna un voyage à Spa.

Vous savez qu'à l'exception de quelques pèlerinages aux fontaines et aux promenades d'alentour, la vie de l'étranger à Spa se concentre presque tout entière dans les salons de la Redoute. Lecture, concerts, bals, il y trouve, ou du moins il y trouvait alors tous les passe-temps propres à charmer ses loisirs et notamment le plus dispendieux de tous, le jeu. La roulette et le trente et quarante fonctionnaient en permanence à la Redoute.

Parmi les amateurs rangés autour du tapis vert, et dont je vous épargne la peinture, Mme Dalbrun n'en distingua qu'un seul, un beau jeune homme à la taille élevée, à l'extérieur empreint d'une noblesse mêlée d'une nuance de hauteur qui ne lui messeyait pas.

Debout, négligemment appuyé sur le dossier d'une chaise, il jetait d'un air d'indifférence des poignées de pièces d'or, qu'il voyait disparaître ou se multiplier sans que l'inaltérable sang-froid de ses traits ni de ses manières se ressentît de l'influence des péripéties du hasard.

Les femmes aiment tous les genres d'audace, et ce hardi défi jeté si flegmatiquement à la fortune ne laissa pas d'éveiller chez Mme Dalbrun une sorte d'intérêt magnétique pour cet intrépide joueur.

A. DE BRAGELONNE.

(La suite au prochain numéro).

Un grand nombre de lectrices nous ont prié d'indiquer, à l'occasion des vacances, un choix de lectures attrayantes et morales qu'on puisse mettre sans crainte entre les mains des jeunes filles, d'un style et d'un esprit assez élevés pourtant pour que les dames puissent en tirer agrément et profit durant les loisirs de la villégiature. C'est pour répondre à ces désirs que nous signalons à nos lectrices un choix spécial des publications de la librairie académique de Didier et Ce, 35, quai des Augustins. Voici les titres et les prix des ouvrages que nous avons remarqués :

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Ce

35, quai des Augustins.

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

Mme Craven. — *Récit d'une sœur*, 2 vol., 8 fr.; — *Anne Séverin*, 1 vol., 4 fr.; — *Adélaïde Cypece Minutolo*, 1 vol., 2 fr.; — *Fleurange*, 2 vol., 6 fr.

Mme Swetchine. — *Sa vie et ses œuvres*, publiées par M. de Falloux, 2 vol., avec portrait, 8 fr.; — *Maurice et Eugénie de Guérin*, journal, lettres et poèmes, 3 vol. à 3 fr. 50.

Rosa Ferrucci. — *Sa vie et ses lettres*, trad. avec une étude par M. l'abbé Lemonnier, 1 vol., 3 fr.

Mme d'Armaillé. — *Marie-Thérèse et Marie-Antoinette*, 1 vol., 3 fr.; — *Catherine de Bourbon*, 1 vol., 3 fr.; — *La Reine Marie Leckzinska*, 1 vol., 2 fr.

Mlle Cl. Bader. — *La Femme biblique*, 1 vol., 3 fr. 50. — *La Femme grecque*, 2 vol., 7 fr.

Mme N. Guillon. — *L'Entrée dans le monde*, 1 vol., 3 fr.; — *Cinq années de la vie des jeunes filles*, 1 vol., 3 fr.; — *Projets de jeunes filles*, 1 vol., 3 fr.

Ant. Rondelet. — *L'Éducation de la 20e année*, 1 vol., 3 fr.; — *Le Lendemain du mariage*, 1 vol., 3 fr.; — *Le Danger de plaire*, etc., 1 vol., 3 fr.

Masson (Michel). — *Historiettes du père Broussailles*, 1 vol., 3 fr.; — *Les Gardiennes*, 1 vol., 3 fr.; — *Lectures en famille*, 1 vol., 3 fr.

Mme Fertiault. — *L'Éducation du cœur*, 1 vol., 3 fr.

F. Fertiault. — *Les Féeries du travail*, 1 vol., 3 fr.

Mlle Guerrier de Haupt. — *Marthe*, 1 vol., 3 fr.; — *Forts par la foi*, 1 vol., 3 fr.

Mme Lenormant. — *Quatre femmes au temps de la Révolution*, 1 vol., 3 fr.

Eug. Muller. — *Récits champêtres*, 1 vol., 3 fr.

Hipp. Audeval. — *Paris et province*, 1 vol. 3 fr.

Rangabé. — *Le Prince de Morée*, 1 vol., 3 fr.

Mila (Comtesse de). — *Linda*, 1 vol., 3 fr.

Mme Thuret. — *Belle-mère et belle-fille*, 1 vol., 3 fr.; — *Le Comte d'Elcaïret*, 1 vol., 3 fr.

Mlle Thérèse-Alpil. Karr. — *La Fille du cocher*, histoire irlandaise, 1 vol., 3 fr.

J. de Chambrier. — *Marie-Antoinette*, 2 vol., 7 fr.

Mme de Witt. — *Charlotte de la Trémoille*, 1 volume, 3 fr. 50.

E. Jonveaux. — *Le Sacrifice de Paul Wyater*, 1 vol., 3 fr.

Mme Marie Sebran. — *Rouvou*, histoire du village, 1 vol., 3 fr.; — *Journal d'une mère pendant le siège de Paris*, 1 vol., 3 fr.

Aug. de Barthélemy. — *Pierre le Peillavot* (1789-1795), 1 vol., 3 fr.

Mme Gagne-Moreau. — *Mémoires d'une sœur de charité*, 1 vol., 3 fr.

Mme Gabrielle d'Éthampes. — *Isabelle aux blanches mains*, 1 vol., 3 fr.

Mlle Aug. Couppey. — *L'Orpheline du 41e*, 1 vol., 3 fr.

Mlle Ulliac. — *Emilie*, 1 vol. in-12, 3 fr.

Ed. Auger. — *Récits d'outre-mer*, 1 vol. in 12, 3 fr.

De Wogan. — *Du Far West à Bornéo*, 1 vol. in-12, 3 fr.

Ernouf. — *Souvenirs de la Terreur*, 1 vol. in-12, 3 fr.

D'Héricault. — *Thermidor*, Paris en 1794, 2 vol., 6 fr.

(Chaque ouvrage est envoyé *franco* contre le prix en timbres-poste).

LA MUSIQUE

L'Invitation à la mazurka, fantaisie pour le piano, par Théodore Ritter, brillante et d'une exécution assez difficile. Prix, 2 fr. 50.

Tableaux basques, pensée caractéristique pour le piano, par Oscar de la Cinna; composition très-élégante et très-originale et d'une interprétation facile. Prix, 2 fr.

Fantaisie de poète, polka de Johanne Strauss; très-dansante et bien rhythmée. Prix, 2 fr.

Les Trois prières, paroles d'Édouard Plouvier, musique d'Edmond Membrée. C'est à la fois un poème et une scène lyrique. L'enfant demande à Dieu de le faire fort contre les épreuves de la vie; la femme supplie la Vierge Marie de lui donner, comme elle, la résignation dans la douleur; et l'homme, fort et courageux, prie le Créateur de bénir ses travaux, en les rendant féconds et utiles. Ces trois prières s'exhalent en phrases harmonieuses, et l'auteur de tant de charmantes mélodies n'a jamais été mieux inspiré. Prix, 2 fr.

Ces quatre compositions se trouvent chez Heugel, *au Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme C. C., *à Mont* — Vous trouverez le renseignement désiré dans l'article du baron Brisse. Le prix de la broche camée est de dix-neuf cents francs.

Mme C. peut compter sur l'alphabet désiré.

Mme V. R. — Impossible de donner deux fois le même dessin, même en réduction; vous allez avoir bientôt une robe d'enfant d'un fort joli modèle; si vous tenez à celui désiré, adressez-vous directement à M. Lévêque.

Une habitante de Châteaubriant. — Je donnerai le renseignement que vous demandez pour les applications dans le corps du journal. Cette explication peut être utile à toutes nos lectrices et demande plus de place que je n'en puis disposer dans la Petite correspondance.

Mme L. R. — Ce genre de vêtement ne se soutache pas beaucoup; puis, comme il doit être bien ajusté à la taille, nous n'oserions choisir les proportions d'un dessin personnel. Mettez une jolie passementerie, ou brodez un semis et une guirlande légère; cependant, ce n'est pas un refus formel : j'essayerai de vous satisfaire.

Mme M. R., *à La Ch...* — Demande de chiffres inscrite; oui, pour les dessins sur toile d'emballage, appelée toile de Madagascar.

Mme M. de M., *à Saint-Seclin.* — Bien difficile de vous satisfaire, si votre première demande ressemble à la seconde. Vous me demandez un C et un L enlacés; c'est probablement une erreur de plume. Dès que j'aurai le renseignement bien exact, je vous satisferai. Regrets : si je vous signale l'erreur, c'est pour que vous ne nous accusiez pas de négligence.

Mme C. T. — Demande inscrite.

Mme B. S — C'est un secret de métier, madame, et aucune ouvrière ne voudrait nous le livrer; le lui prendre serait vouloir lui causer préjudice.

Mme G. L. aura les chiffres désirés.

Mme Saussaieace peut compter toutes demandes inscrites.

Mme M. F. — Connaissez-vous le point de sable de la broderie blanche? On fait un nœud autour de son aiguille, puis on pique sur l'étoffe, pour maintenir le nœud : c'est le point perlé de la broderie sur drap.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Chaque état doit alimenter son maître.

Le Gérant, A. Bourdilliat.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.